

**Catarina
et la beauté de tuer
des fascistes**

Chez le même éditeur

DU MÊME AUTEUR

By Heart (Apprendre par cœur), 2015.

Bovary, 2015.

Tristesse et joie dans la vie des girafes, 2016.

Antoine et Cléopâtre, 2016.

Souffle (Sopro) suivi de *Sa façon de mourir*, 2018.

Iphigénie, Agamemnon, Électre, 2020.

Catarina et la beauté de tuer des fascistes, 2020.

Chœur des amants, 2021.

Dans la mesure de l'impossible, 2022.

Théâtre 2011-2015 : Tristesse et joie dans la vie des girafes |

Trois doigts au-dessus du genou | Entre les lignes | Antoine et

Cléopâtre | Bovary | Iphigénie, Agamemnon et Électre, 2023.

Hécube, pas Hécube, 2024.

La Distance, 2025.

SUR L'AUTEUR

MOHAMED, EL KHATIB, *Tiago Rodrigues, un discours de moins*, 2025.

TIAGO RODRIGUES

Catarina et la beauté de tuer des fascistes

Traduit du portugais (Portugal) par
THOMAS RESENDES

LES SOLITAIRES INTÉMPÉSTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

Titre original
Catarina e a beleza de matar fascistas
© Tiago Rodrigues, 2020

Ce texte a été publié pour la première fois en 2020
et a été revu et corrigé en janvier 2026

© 2026, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-808-7

Cette pièce a été créée le 19 septembre 2020 au Centro Cultural Vila Flor de Guimarães (Portugal) dans une mise en scène de l’auteur et présentée pour la première fois en France le 3 novembre 2020 au Théâtre de la Cité à Toulouse.

Avec : Isabel Abreu, Sara Barros Leitão, Romeu Costa, António Fonseca, Pedro Gil, Rui M. Silva, Beatriz Maia, Marco Mendonça.

Scénographie : F. Ribeiro
Costumes : José António Tenente
Lumières : Nuno Meira
Création et design sonore : Pedro Costa
Chef de chœur, arrangement vocal : João Henriques
Conseillers en chorégraphie : Sofia Dias et Vítor Roriz
Conseiller technique en armes : David Chan Cordeiro
Assistante à la mise en scène : Margarida Bak Gordon
Surtitrages : Rita Mendes
Production exécutive : Joana Costa Santos et Rita Forjaz

Production : Teatro Nacional D. Maria II (Lisbonne)
Coproduction : Wiener Festwochen (Vienne), Emilia Romagna Teatro Fondazione (Modène), Théâtr delaCité – CDN Toulouse Occitanie, Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse), Festival d’automne à Paris, Théâtre des Bouffes du Nord (Paris), Teatro di Roma – Teatro Nazionale (Rome), Hrvatsko Narodno Kazalište (Zagreb), Comédie de Caen – CDN de Normandie, Théâtre de Liège, Maison de la Culture d’Amiens, BIT Teatergarasjen (Bergen), Le Trident – scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin, Teatre Lliure (Barcelone), Centro Cultural Vila Flor (Guimarães), O Espaço do Tempo (Montemor-o-Novo)
Avec le soutien de Cano Amarelo, Culturgest, l’Adami et Almeida Garrett Wines
Remerciements à Magda Bizarro, Mariana Gomes et Rui Pina Coelho

Note de l'éditeur

Les noms utilisés dans les didascalies et les indications de cette pièce pour distinguer les personnages sont les noms des acteurs qui l'ont jouée à sa création. Dans la fiction, tous s'appellent Catarina, hormis le personnage interprété par Romeu qui se nomme Pedro Antunes, même si le prénom de ce fasciste fictif n'est pas important pour l'intrigue.

Scène 1

Sud du Portugal, 2028. Sur scène, un homme est assis en bout de table. C'est le fasciste, joué par Romeu. Il y a d'autres chaises vides autour de la table. Marco, Beatriz, Rui, Isabel et António sont sur scène. Marco a des écouteurs. On entend la musique. Personne ne semble se soucier de Romeu.

MARCO, *au public*. – Les gens passent leur vie à éteindre des feux. Ils courent, ils s'épuisent à les éteindre. Mais c'est très rare qu'ils pensent : « Je vais mettre le feu, je vais provoquer un incendie, je vais tout brûler. » C'est important. Brûler, c'est important. Brûler, c'est ne pas savoir ce qui va arriver. L'incendie est imprévisible. C'est là toute la beauté des flammes. Qui éteint un feu sait comment tout cela se termine. Un nuage de cendres et de soulagement. Qui provoque un incendie interroge l'avenir. Le risque, l'incertitude et l'espoir. Les flammes ont leur volonté propre. Il n'y a pas de maître au changement. Qui allume un feu peut finir brûlé vif.

(D'autres personnes entrent en scène.)

Elles arrivent.

PEDRO, *ouvrant la porte de la maison*. – Je vais chercher le déjeuner.

Il sort.

MARCO, *au public*. – Tous les ans, nous nous retrouvions ici. Dans cette maison entourée de chênes-lièges où a vécu la première d’entre nous. Un jour par an, nous cessions d’éteindre des feux. Un jour par an, l’une d’entre nous provoquait un incendie. Il y a des choses qu’on ne peut faire qu’entre personnes du même sang. Si j’avais su que j’allais brûler ce jour-là, quelle musique aurais-je écoutée ? Quelle musique pour brûler ? Les voilà.

Scène 2

Pedro revient avec une marmite. Durant toute la scène, jamais personne ne se soucie de Romeu.

PEDRO. – J’ai mis les pieds de porc à saler depuis hier.

RUI. – J’y crois pas.

PEDRO. – Je me suis réveillé, il faisait encore nuit. Ils ont cuit cinq heures.

RUI. – Pieds de porc à la coriandre.

ISABEL. – Il fallait les cuire plus longtemps.

PEDRO. – Tu n’avais qu’à le faire...

ISABEL. – Ça aurait été meilleur, c’est sûr !

PEDRO. – Mais comme tu ne l’as pas fait, on ne le saura jamais... J’ai réservé le bouillon. J’ai passé les pieds de porc à l’eau froide. Je les ai coupés en morceaux, comme

ça, de la taille d’une balle. J’ai fait revenir les oignons en rondelles et l’ail, coupé très fin. Plus fin que...

RUI, *ému, finissant la phrase de Pedro*. – ... que la lame du couteau.

PEDRO. – ... la lame du couteau. C’est ça. Comme le faisait notre mère. J’ai ajouté les pieds de porc au bouillon. Les jaunes d’œufs battus dans un petit bol en émail avec du vinaigre de vin, de la farine et le jus. J’ai tout mélangé. J’ai remué, remué, pour que ça ne caille pas. J’ai ciselé la coriandre pour l’ajouter à la sauce. En remuant toujours. J’ai veillé à ce qu’elle soit bien épaisse. Comme une purée crémeuse, du velours. Encore quelques feuilles de coriandre. Je les ai sortis du feu. Et une pincée de sel, sinon la vie ne vaut rien.

RUI. – Joli !

PEDRO. – Bienvenue.

ISABEL. – Ce n’est pas tout à fait ce que faisait notre mère.

BEATRIZ. – Catarina, mon oncle... Il y a un plat végane, hein ?

RUI. – Ça commence...

PEDRO. – C’est comme ça qu’elle m’a appris.

BEATRIZ. – Quoi, « ça commence » ? Je ne mange pas de viande, c’est tout. J’ai le droit de manger ce que je veux ?

RUI. – Mais qu’y a-t-il de plus appétissant que ces petits pieds ? Rien que le nom : « pieds »...

ISABEL. – Notre mère battait aussi les blancs. C'était ça, son secret.

PEDRO, à *Beatriz*. – Pour toi, je suis allé chercher quelques œufs de nos poules. Des poules libres. Des poules heureuses. J'ai cueilli quelques asperges sauvages. Des asperges libres. Des asperges heureuses. Et j'ai fait un revuelto aux asperges, comme disent les Espagnols. Tout est biologique. Tout est libre. Tout est heureux.

Il va chercher le revuelto aux asperges.

ISABEL, à *Pedro*. – Va voir si Catarina arrive, s'il te plaît.

RUI, à *Beatriz*. – Ta grand-mère mettait toujours du saucisson et du chorizo dans le revuelto. Tu aurais adoré...

BEATRIZ. – Je ne comprends pas pourquoi je dois à chaque fois subir cette scène.

RUI. – Tu dois subir cette scène parce que tu es une végétarienne à la mode.

BEATRIZ. – Végane. Je suis végane. Depuis des années.

RUI. – C'est pire.

BEATRIZ. – Je refuse d'être complice de la souffrance infligée aux animaux. Je refuse d'être complice d'une des industries les plus cruelles et polluantes de la planète. Je refuse...

ISABEL. – Ma chérie, on le connaît par cœur, ce discours...

BEATRIZ. – Et je ne m'excuserai pas.

ISABEL. – Personne ne te demande d'excuses.

BEATRIZ. – Je refuse d'être complice et je ne m'excuserai pas.

Pedro revient avec le revuelto aux asperges.

PEDRO, à *Isabel*. – Elle arrive.

RUI. – Ne t'excuse pas si tu veux, mais si ta grand-mère était là, elle t'aurait demandé d'être complice. Complice de l'amour avec lequel elle a cuisiné pour toi.
(*Rui soulève le couvercle et contemple l'intérieur de la marmite.*)

Regarde cette beauté ! Je goûte juste un petit bout.

BEATRIZ. – Quelle beauté vous trouvez à manger les pieds d'un animal ?

RUI. – Les pieds d'un animal qui a vécu libre au milieu des champs, à manger des glands, dans la joie de vivre ; qui a été sacrifié pour notre réconfort ; cuisiné par des mains qui t'aiment.

Il goûte un morceau et en offre un à Isabel.

BEATRIZ. – Des pieds cuisinés par des mains ? ! Il n'y a que moi qui relève ça ?...

Rui sanglote.

PEDRO. – Alors ?